

KLEBER

021707541

"Nous remercions la Fondation Napoléon d'Alsace
pour son engagement et son soutien à notre projet"
L'Editeur.

4

D1 MON

1836

JR

DL 13 NOV 96 42580

2170754

En souvenir de mon très cher père....

✓

92

KLEBER



Jean-Urbain Guérin - Portrait miniature. Aquarelle sur parchemin (1798). Musée du Louvre.

KLEBER

Jean-Pierre Klein

LES EDITIONS  RONALD HIRLÉ



Figure mythique de l'Alsace, mais surtout de Strasbourg, où reposent ses cendres sous son monument de bronze au milieu de la place qui porte son nom, le Général Kléber a curieusement été négligé par les historiens modernes.

Jean-Pierre Klein, l'éminent conservateur du musée Historique de Strasbourg, vient de réparer cette injustice par la publication d'un ouvrage, d'une qualité exceptionnelle consacré à celui qui dira de Bonaparte le lendemain de la victoire d'Aboukir : "Général, vous êtes grand comme le monde !"

Fils d'un humble maçon, il deviendra rapidement Général de brigade, puis de division, après avoir appris l'architecture et travaillé lui-même comme ouvrier sur les chantiers du Cardinal de Rohan.

Kléber est ainsi l'illustration parfaite des ascensions fulgurantes favorisées par la Révolution et plus tard par l'Empire, et dans lesquelles les mérites personnels ont joué un rôle déterminant.

Il se distinguera à Mayence, se fera remarquer dans la difficile guerre de Vendée par sa modération et son humanité. Il se couvrira de gloire à Fleurus et sera vainqueur à Mons, Louvain et Maastricht.

En huit ans Kléber s'est fait un nom, et Bonaparte lui-même prendra ombrage de cet Alsacien fougueux.

Et lorsque, commandant en chef en Egypte, après le départ de celui qui déjà dans les esprits est le maître de la France, les anglais lui demanderont de capituler, Kléber, cinglant rétorquera en s'adressant à l'armée : "Soldats, on ne répond à une telle insolence que par des victoires ; préparez-vous à combattre !".

Trois mois plus tard il écrasera à Héliopolis, turcs et anglais réunis.

Ainsi je ne puis que remercier Jean-Pierre Klein d'avoir bien voulu consacrer son talent et sa grande érudition à l'attachante personnalité de Kléber, et de la faire ainsi revivre et mieux connaître.

Albert Rosenstiehl
Président du Souvenir Napoléonien d'Alsace

145. 442.

joannes
baptista
Kléber

V. r

...
Hodie decima martii anni millesimi
septingentesimi quingagesimi tertii a me
infra scripto vicarie ad sanctum petrum
seniorum intra argentinam baptizatus est
joannes baptista filius joannis nicolai
kléber civis hic et regina burgal conjugum
in hac parochia commemorantium natus
juxta quidem mensis et anni. pater
fuit joannes adamas frentz civis hic
materna maria anna zurloch uxor nicolai
lambrecht civis hic pater presente qui
meum subscripserunt.

pater X signum ascientis scribens
materna Elizabetha Anna Lambrechtine

pater Jof. nicolai 22. 3. 1742

f. A. Fischer vicarius.

A la Recherche d'une Destinée

ou les difficultés d'un jeune roturier
en quête d'ambition... 1753 - 1784

Aujourd'hui, 10 mars 1753, fut baptisé par le soussigné, vicaire à Saint-Pierre-le-Vieux de Strasbourg, Jean-Baptiste, fils de Jean-Nicolas Kléber, citoyen de cette ville et de Reine Bogart son épouse. Il habite cette paroisse, où il est né la veille de cette date de ce mois et de cette année (donc le 9 mars 1753). Le parrain fut Jean-Adam Frentz, citoyen de cette ville, la marraine fut Marie-Anne Durlach, épouse de Nicolas Lambrecht, citoyen de cette ville qui, en présence du père ont signé cet acte avec moi..."

Le parrain met une croix, il ne sait pas écrire. La marraine et le père signent ainsi que le vicaire, A. Sichler. Tel est le contenu de l'acte de baptême de Jean-Baptiste Kléber. Il figure dans le registre des baptêmes de la paroisse catholique de Saint-Pierre-le-Vieux. Depuis la Réforme, les protestants occupent toute l'église. Le système du "simul-tanaeum", imposé par Louis XIV en 1683, les obligent à céder le chœur aux catholiques. Désormais un mur sépare la nef (13^e - 14^e siècles) du chœur construit entre 1445 et 1475. Il disparaît en 1866, remplacé par le transept d'une seconde église perpendiculaire à l'ancienne nef. Seuls quelques dessins et une photographie donnent une idée de la beauté de ce chœur, généreusement éclairé par dix baies à réseau flamboyant, et qui sert de cadre à l'entrée dans le monde du futur héros.

Les Kléber, une famille peu fortunée ayant le statut de bourgeois

Une cérémonie "sans tambour, ni trompette", les assistants n'en ont pas les moyens si l'on en croit les biographes qui se plaisent à souligner la modestie voire la pauvreté, de la famille Kléber. En dehors des récits de Jean-Baptiste rapportés par son ami, et biographe, Lubert d'Héricourt, les détails concrets font défaut. Seul un dépouillement systématique des registres paroissiaux permet d'entrevoir tant soit peu la réalité.

Le grand-père Nicolas Kléber (1672-1724) est un immigré, originaire de Wulfershausen en Franconie, meunier de son état. Il épouse en 1698 Catherine Ebs de Hurtigheim, un village au nord-ouest et proche de la ville, que se partagent la seigneurie épiscopale et la seigneurie des Mackau, famille noble strasbourgeoise qui occupe à plusieurs reprises la charge de Stettmeister, c'est-à-dire de chef de l'exécutif de la République de Strasbourg. A l'occasion du baptême ou du décès de ses enfants, les registres le mentionnent comme mercenaire surveillant le dépôt municipal de poudre. Il est loin d'être le seul dans son cas. En cette fin du 17^e siècle, un mouvement migratoire d'artisans venant d'outre-Rhin affecte toute l'Alsace. L'ampleur, la persistance du phénomène, durant les premières décennies du 18^e siècle, finissent par inquiéter le Contrôleur Général des Finances du Royaume. Monsieur de Harlay, le nouvel Intendant de la province en 1724, en est averti dès son entrée en fonctions. Ce dernier le rassure. Les nouveaux arrivants sont indispensables à l'économie régionale, surtout urbaine, alors en manque de main-d'œuvre du fait que la reconstruction des campagnes, suite aux guerres du siècle passé, absorbe tous les bras. Ce sont de bons travailleurs qui cherchent à s'intégrer dans les villes comme Strasbourg, et de surcroît ils sont en majorité catholiques ! Le grand-père Kléber semble avoir abandonné son métier pour une petite fonction rémunérée par la ville. Par deux fois il profite de la nouvelle conjoncture politique née de la signature, par Strasbourg, de la Capitulation de 1681. Le statut de bourgeois, nécessaire à l'exercice son métier, il l'obtint grâce à l'abaissement considérable du droit d'accès à la bourgeoisie, imposé par Louvois au Magistrat, en 1686. La pratique de l'"alternative" entre catholiques et protestants dans toutes les charges et emplois publics, décidée en 1687, l'autorise à postuler un poste municipal.

Le père Jean-Nicolas Kléber (1700-1750) figure dans les registres de Saint-Pierre-le-Vieux en qualité de bourgeois (statut acquis par héritage) et de "Garde de Ville"

ou "Einspänniger". A l'origine l'Einspänniger est un sergent à cheval chargé de petites missions par les autorités. Tel qu'il apparaît, tenant une plume et une feuille de papier, dans les recueils de costumes strasbourgeois du 18^e siècle, gravés par J. Martin Weiss ou par Martin Engelbrecht, il s'agit d'un garçon de courses, ou d'un aide administratif au service d'un titulaire d'une charge plus importante (contrôleur des marchés, à la douane etc...) qui peut lui confier des travaux de contrôle et d'écriture. Sur son costume de ville il porte une cape, munie d'un insigne aux armes de la ville, ainsi qu'une épée, tous les deux symboles de la délégation de pouvoir. Petit fonctionnaire du magistrat comme son père, la tradition veut que Jean-Nicolas ait aussi exercé le métier de tailleur de pierres sur des chantiers de l'évêque. Si le fait n'est pas invraisemblable, il reste invérifiable. Nombre d'ouvriers des chantiers royaux (notamment militaires), des grands seigneurs laïcs ou ecclésiastiques n'adhèrent à aucune corporation urbaine, à condition de ne pas travailler à leur compte. La situation de la famille Kléber, toute modeste soit-elle, confirme bien la volonté royale d'ouvrir la bourgeoisie aux catholiques du bas en haut de l'échelle sociale. Il n'en reste pas moins qu'à la naissance de Kléber, la bourgeoisie catholique est peu nombreuse tandis que la population catholique, en passe d'être majoritaire dans la cité (ce qui sera le cas après 1760), se compose essentiellement de "manants" (domestiques, manoeuvres etc...) souvent pauvres. Le Magistrat leur accorde la protection et le droit de résidence sans aucun droit politique.

Après un premier mariage, Jean-Nicolas Kléber épouse en secondes noces Reine Bogart (1726-1791), originaire de Rouffach. Elle lui donne deux enfants, François-Charles (1751-1755) et Jean-Baptiste. Il a tout juste trois ans quand son père meurt en 1756. Un codicille au testament du défunt mentionne le domicile des Kléber "...donnant sur le Fossé-des-Tanneurs". Il s'agit de l'actuel n° 18, dans la rue du même nom. A l'époque un quai étroit sépare l'immeuble familial du Fossé à ciel ouvert. Le cours d'eau, plutôt nauséabond, traverse un quartier populaire, densément construit de maisons étroites en "tuyaux d'orgue" où résident de nombreux tanneurs. Outre l'insalubrité, la circulation est malaisée. Les liaisons avec certains quartiers tels ceux autour de la place d'Armes (future place Kléber, toute proche) et de la place du Marché-aux-Herbes (future place Gutenberg) ne sont assurées que par deux ponts, soit le pont en bois de la Haute-Montée (place de l'Homme de Fer), soit le pont en pierres où la Grand Rue enjambe le Fossé-des-Tanneurs. Aucun n'est à moins de cent cinquante mètres du n° 18. La médiocrité de l'habitat des Kléber et de son environnement n'a rien d'exceptionnel dans une cité toujours médiévale dont certains, de plus en plus nombreux, déplorent la vétusté et proposent des remèdes. Dix ans plus tard, le plan d'urbanisme de J.F. Blondel tentera d'y répondre. En cette année 1756, l'avenir s'annonce, à tout point de vue, bien sombre pour le petit Kléber.

Une nouvelle famille pour Kléber, celle des métiers du bâtiment...

Reine Bogart a déjà trente ans ce qui est beaucoup quand l'espérance de vie est en moyenne de vingt cinq ans. Bien qu'un peu maigre, elle reste une belle femme blonde, aussi elle trouve à se remarier le 2 septembre 1759 avec Jean-Martin Burger (1714-1764), un veuf, maître-charpentier (Faber Lignarius) et bourgeois de la ville. Le destin du jeune Kléber s'en trouve modifié. Maintenant il peut espérer avoir un avenir tout tracé. Il entre dans une véritable famille d'artisans où l'apprentissage puis la reprise du métier paternel par les enfants se font tout naturellement. Son beau-père est lui-même fils d'un maître-charpentier. Il en va de même du frère de sa première femme, Catherine Nickert. Tous sont catholiques, membres de la paroisse Saint-Laurent de la Cathédrale. Les registres paroissiaux révèlent des tailleurs de pierres, des sculpteurs, des maîtres-maçons, des charpentiers, des menuisiers comme parrains de leurs enfants. Burger a souvent des commandes de l'évêque ou du Grand Chapitre.

Jean-Martin Burger est un petit entrepreneur. Il apporte une aisance matérielle certaine. La famille commence par changer de domicile. Elle va habiter au Marais-Vert entre les Faubourgs de Pierres et de Saverne. Inclus dans les fortifications à la fin du 14^e siècle, le quartier est toujours peu urbanisé avec une forte proportion d'espaces verts, essentiellement des jardins. Le beau-père possède, depuis 1740, le bel immeuble "Zum Baurentanz", littéralement "A la Danse des Paysans", une dénomination qui lui vient de l'enseigne de l'auberge installée au rez-de-chaussée. Fort heureusement un dessin (reproduit à la fin du 19^e siècle, perdu depuis) conserve le souvenir d'une vaste bâtisse rectangulaire, plutôt cossue, avec un étage et un haut toit à deux étages de combles. Elle borde directement le Canal-du-Faux-Rempart (un bras de l'III). Le grenier de séchage est une adjonction postérieure à 1800, suite à la présence d'une tannerie dans la maison. Le pignon, surmonté d'une girouette, est quelque peu en retrait par rapport à l'actuelle rue de Sébastopol dont on distingue quelques bâtiments à la jonction avec le futur pont de Paris. L'aménagement de quais, le long du Canal-du-Faux-Rempart, dans le cadre des travaux d'urbanisme du maire Schützenberger (1836-1845), puis l'implantation de l'usine à gaz (1839) et de la Gare (1852) bouleversent l'environnement et provoquent la disparition de la maison Burger (1842).



Kléber, autoportrait en uniforme du Régiment de Kaunitz 1776-77. Miniature, aquarelle sur parchemin. Musée Historique de Strasbourg.

En 1759, Kléber a six ans. Il est en âge d'apprendre à lire et à écrire, une obligation à laquelle sa nouvelle famille ne saurait se soustraire. Elle en a les moyens. Pour cela il lui suffit d'envoyer le jeune garçon dans une école paroissiale catholique. C'est elle qui assure l'enseignement primaire. Or Burger adopte une autre solution. Il confie son beau-fils à un précepteur, en la personne du curé de Geispolsheim, un village à dix kilomètres, au sud-ouest de la ville. On devine aisément les véritables raisons de ce choix. Selon Lubert d'Héricourt, Kléber ne semble apprécier son nouveau père. En fait, il doit maintenant composer avec une autorité paternelle qui lui a fait totalement défaut. Trop longtemps livré à lui-même, il est devenu un petit garnement semblable à ces gamins des rues que le dialecte strasbourgeois appelait volontiers les "Strosburjer Wackes". Le terme de "Wackes" est synonyme de voyou mais sympathique et non de délinquant comme c'est le cas aujourd'hui. Le physique de l'enfant y est aussi pour beaucoup. Contrairement aux normes de l'époque, il est déjà plus grand et plus fort que ses camarades. Libre de toute contrainte il aime jouer de sa force et il s'impose comme chef de bande en participant à de nombreuses bagarres. Le garder sur place implique une surveillance et une sérieuse reprise en main. Son beau-père n'en a ni le temps, ni le courage. Il décide donc de le soustraire à son milieu en l'envoyant hors de la ville. Le choix du lieu, et du maître, est à mettre au compte des relations ecclésiastiques de Burger.

Le Grand-Chapitre a la propriété de Geispolsheim, or la reconstruction de l'église est sérieusement envisagée (elle se fera après 1770) : un chantier potentiel pour l'entreprise familiale. La consultation de la liste des titulaires de la paroisse donne une identité à ce curé qui a désormais la lourde charge de former le jeune adolescent. Il a pour nom Kien, nommé curé en 1755. Personnage d'une certaine envergure puisqu'en 1786 il se retrouve à la tête de l'archiprêtré de Benfeld dont dépendent Geispolsheim et vingt autres paroisses. Outre l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, il initie son élève aux mathématiques, au dessin (une discipline pour laquelle Kléber montre des dispositions), sans oublier des rudiments de latin et l'accomplissement du service liturgique. Aucune amertume, aucun mouvement de révolte ne transparaît dans les souvenirs de son séjour, bien au contraire Kléber conte volontiers ses polissonneries d'enfant de chœur buvant le vin de messe, ses escapades dans la campagne avoisinante, les punitions que lui inflige le prêtre en l'enfermant dans la cave du presbytère où il se défoule en brisant des bouteilles.

Le retour à Strasbourg intervient en 1764, Kléber a onze ans. La mort de son beau-père, la même année, l'y contraint plus que ses frasques, d'autant que son éduca-

tion de base est achevée. Il lui faut maintenant apprendre le métier de charpentier en travaillant sur les chantiers familiaux, ou de personnes proches. La tradition artisanale l'exige, et Lubert d'Héricourt de préciser :

"... au sortir de ses classes, une hache ou un marteau à la main, on le voyait souvent dans les ateliers de son beau-père, ou équarrir une solive, ou tailler une pierre , appliquer ainsi la théorie à la pratique..."

Plus tard il n'a pas honte d'avoir

"...cassé la pierre..."

comme simple ouvrier, et de conseiller aux futurs architectes un apprentissage sur le terrain. Parallèlement il suit les cours de dessin dispensés par l'Ecole de Dessin pour les Arts et Métiers installée dans la grande salle au premier étage du Poêle de la Tribu (corporation) de la Mauresse (le bâtiment subsiste, rue du Vieux-Marché-aux-Poissons). Fondée en 1761, encouragée en 1763 par le nouveau prêtreur royal, François-Marie Gayot, le Magistrat finit par en reconnaître l'utilité. En 1767 il lui accorde une subvention annuelle. Totalement indépendante des corporations, elle a pour mission de promou-

Compas et équerre
ayant appartenu à J.B. Kleber,
avec inscription gravée
"J.B. Kleber 1792"
Musée Historique de Strasbourg.



voir la modernité, d'atténuer les pesanteurs des traditions artisanales, d'affiner les formations. L'institution, une création typique de l'époque des Lumières, convient assez bien aux métiers du bâtiment d'autant que, fréquemment, l'entrepreneur en construction remplit le rôle de l'architecte, en plus de son métier d'origine. Kléber semble en tirer un grand profit tout en faisant preuve de réelles capacités sur les chantiers, au point que sa famille décide de lui donner une formation plus poussée en l'envoyant à Paris chez un grand maître, l'architecte Victor-Louis Chalgrin (1739-1811).

Le séjour à Paris au bureau de Chalgrin ou l'initiation à l'architecture néo-classique 1772-1774

La vie de Kléber, une fois de plus, s'en trouve modifiée. Contrairement aux années passées, l'avenir semble ouvert, plein de promesses de carrière et d'activités plus conformes à son talent, du moins en est-il convaincu. La chance qui s'offre à lui, jeune apprenti, il la doit à son milieu familial et artisanal où la tradition, la solidarité de corps, les réseaux de relations tissées sur les chantiers servent la promotion des nouveaux. Le

